

nous sommes généralement arrêtés à la fin du dix-huitième siècle, ne jetant sur le dix-neuvième qu'un coup-d'œil rapide et incomplet. Et cependant combien d'illustrations ont marqué cette époque et la distinguent encore en Italie, en Angleterre, en Allemagne comme en France ! Quelle impulsion n'a pas donné surtout la grande révolution européenne dont les péripéties terribles ont enfanté tant d'œuvres d'élite ! C'est donc à l'étude de ces œuvres que nous consacrerons chaque semaine une séance, en commençant par Alfieri et Byron comparés à Schiller et à Goethe.

Mais il est une autre objection qui me frappe et me préoccupe. En traçant ainsi isolément l'histoire de chaque littérature, en signalant chaque grand écrivain, en analysant chaque chef-d'œuvre, qu'ai-je fait de plus que vous offrir des vues partielles, incohérentes peut-être ; des notes abruptes et confuses d'un immense et lointain concert ? L'harmonie musicale résulte, vous le savez, de l'accord parfait de tous les tons ; et de même le génie poétique ne peut s'apprécier, selon moi, dans sa diversité féconde et sa majestueuse unité, qu'en comparant attentivement toutes ses phases à travers les siècles, et ses manifestations les plus hautes dans toutes les langues et dans tous les pays. Partout nous retrouvons le même but, la même loi fondamentale et nécessaire : la peinture du monde visible et celle du monde intellectuel. Partout nous voyons des images, des descriptions et des emblèmes, partout aussi des récits, des discours et des scènes dramatiques ; partout des tableaux de la nature et des tableaux du cœur humain. Comment les grands poètes de chaque siècle ont-ils traité ces points fondamentaux ? Quel rapport ou quelle différence dans leur manière de peindre un même objet, une même image, un même sentiment avec les ressources diverses de leur langue, de leurs mœurs et de leur génie ? Quelles nuances distinguent chaque genre